

## CONTROVERSES AUTOUR D'UN STANDARD FALI

Etienne Sadembou  
Université de Yaoundé I

La variation linguistique qui est très forte au sein du peuple Fali situé dans le triangle Garoua-Guidar-Dourbaya au Nord-Cameroun, avait amené des linguistes à l'apprécier très diversement, voire de manière contradictoire. Alors que Sweetman (1981) dénombrait 9 dialectes répartis en deux groupes Nord et Sud mais constituant une seule langue, Dieu et Renaud (1983) distinguent 6 unités-langues. La question à laquelle la présente étude se penche et essaye de trouver une réponse est la suivante: y a-t-il une ou plusieurs langues fali et devrait-on envisager plus d'un standard écrit au sein de ce groupe?

En utilisant l'approche sociolinguistique à travers des interviews de groupes de locuteurs natifs 'avertis' sur la base d'un questionnaire élaboré à cet effet, nous sommes amenés à une évaluation rapide de la variation linguistique du fali, évaluation faite de l'intérieur par rapport à la lexicostatistique qui est une évaluation externe. Par ces interviews, les locuteurs, ont été invités à délimiter l'aire d'extension des unités-langues qu'ils perçoivent au sein du peuple dit Fali, à évaluer leur compréhension des différentes variantes qu'on trouve au sein dudit peuple et à regrouper celles qui pourraient constituer, en dépit des différences, une seule unité au sein de laquelle la compréhension est inhérente et satisfaisante. Les résultats auxquelles nous sommes parvenus définissent deux unités-langues fali: le fali-Nord et le fali-Sud.

The Fali people live in the Garoua-Guider-Dourbaya triangle in North-Cameroon. High linguistic variation among them led linguists to assess them in various and sometimes contradictory ways. Sweetman (1981) found 9 dialects divided into 2 North and South groups but making up a single language, while Dieu et Renaud (1983) distinguished 6 language-units. The present study tries to answer the questions of how many Fali languages are there and, should there be more than one standard language among these people?

Using a sociolinguistic approach through interviews of groups of *liawara* à native speakers, with an appropriate questionnaire, rapid appraisal of Fali linguistic variation was done. This assessment is an inner view as compared to lexicostatistics which is an external one. The speakers were led to define the extension area of language-units they perceive among the Fali people, to assess their understanding of various speech forms found there, and to group those varieties which, despite their differences, could constitute a single language unit with inherent and satisfactory intelligibility. Results obtained show 2 Fali language-units: North Fali and South Fali.

### 0. INTRODUCTION<sup>1</sup>

Depuis sa publication (Dieu et Renaud 1983), *l'Atlas linguistique du Cameroun: inventaire préliminaire* constitue le document de référence par excellence sur la description de la situation linguistique du Cameroun. Par la multiplicité des unités-langues inventoriées, cet ouvrage de référence nous montre à quel point le Cameroun est linguistiquement fragmenté. Mais la complexité de la situation ne se limite pas à cette fragmentation: il s'y ajoute parfois, celle de la description de certaines langues dénombrées, à cause du caractère plutôt flou et multiforme de l'image que les présentateurs en donnent, de sorte que le lecteur ne sait plus à quoi s'en tenir. C'est sans doute le cas du fali, situé dans le triangle Garoua-Guider-Dourbaya au Nord-Cameroun.

En effet, alors que Sweetman (1981) à la suite d'Ennulat et Ennulat (1971) et de Annett et Kohler (1975) conclut à l'issue de son *Etude comparative des dialectes fali* qu'il y a neuf variantes principales, réparties en deux groupes: Nord et Sud, mais formant une seule unité-langue, Dieu et Renaud considèrent la chose tout autrement: "le fali des environs de Garoua, groupe Adamawa—à ne pas confondre avec les divers 'fali', famille Tchadique des confins du Nigéria—n'est pas une langue unique. En plaçant la barre entre langue et dialecte au niveau où nous l'avons fixée jusqu'ici, on doit distinguer six langues" (Dieu et Renaud 1983: 97).

La divergence dans les conclusions est grande, et l'on peut se demander à quoi cela tient-il? Relève-t-elle des approches différentes utilisées par les uns et les autres, et alors quelle fiabilité peut-on accorder à ces méthodes? En somme, y a-t-il une ou plusieurs unités-langues fali au Nord Cameroun, et devrait-on envisager plus d'un standard écrit unique?

<sup>1</sup> La première version de cet article a fait l'objet d'une présentation au Séminaire de linguistique du Département des Langues Africaines et Linguistique de l'Université de Yaoundé, le 8 mai 1990.

## 1. CHOIX DE METHODE

Les divergences que nous venons d'évoquer, à propos des conclusions auxquelles ont abouti les chercheurs, soulèvent un problème : celui des méthodes, des perspectives adoptées par les uns et les autres, lors de l'étude de la variation dans le fali. Il n'est pas étonnant, en effet, d'aboutir à des conclusions différentes en se plaçant dans des perspectives différentes lors de l'analyse d'une même situation, surtout quand celle-ci se rapporte au comportement humain. Pike et Pike (1975 : 1.1) relèvent l'importance de la perspective en disant qu'elle est l'un des quatre concepts-clés qu'il faut bien préciser lors d'une étude sur le comportement humain. C'est le cas de la variation linguistique.

En effet, si d'une part, l'on procède à l'étude de la variation dans une aire linguistique donnée, en considérant la langue comme un système de symboles, et alors, l'on juge des relations existantes entre les variétés répertoriées en fonction du degré de similarité entre les systèmes de symboles de chaque variété, quel tord y a-t-il ? Si, par ailleurs, l'autre procède à la même étude en considérant la langue comme un système de communication d'idées et de sentiments avec les autres, et juge alors des relations qui existent entre les variétés linguistiques répertoriées en fonction de la facilité et de l'aisance de la communication entre les membres, quel tord y a-t-il ?

Comme dit Simons (1977a : 11), il n'est pas faux de considérer la langue comme un système de symboles, ni de la considérer comme un système de communication d'idées. On peut seulement dire que, tout seul, aucun des points de vue n'est complet. Il est d'ailleurs difficile d'exiger qu'un chercheur envisage au même moment tous les aspects d'un problème. L'investigateur, comme tout homme, est limité dans son esprit. Aussi est-il important, par conséquent, qu'il choisisse bien la perspective dans laquelle il veut travailler en tenant compte du problème qu'il veut résoudre. Les études portant sur la description de la situation linguistique du fali ne le démentiront pas.

Il existe plusieurs méthodes pour l'étude de la variation et de la détermination de l'intelligibilité 'mutuelle' dans une aire ou communauté linguistique donnée. Voegelin et Harris (1951 : 322-29) en définissent quatre. Il s'agit de :

- 1) la méthode lexicostatistique (appelée COUNT SAMENESS METHOD) ;
- 2) la méthode de comparaison des structures (dite STRUCTURAL STATUS METHOD par nos auteurs) ;
- 3) la méthode des Tests de Textes enregistrés (qu'ils appellent TEST THE INFORMANT METHOD) ; et
- 4) la méthode de l'interview des locuteurs natifs (qu'ils appellent ASK THE INFORMANT METHOD).

**La lexicostatistique** est la méthode la plus répandue et la plus utilisée, surtout par les comparatistes qui, dans leurs investigations, cherchent à classer les langues et à en reconstruire les proto-formes. Elle consiste à comparer des listes d'items relevés dans les différentes variétés recensées et à établir la distance entre ces variétés à partir des jugements portés sur le degré de similarité observée entre ces items.

C'est sur elle qu'est fondée en grande partie la conclusion à laquelle l'on est arrivée dans l'ALCAM (Dieu et Renaud 1983 : 358) en parlant du "fractionnement du fali en deux groupes nord et sud, eux-mêmes analysés en trois langues chacun."

**La comparaison des structures**, la deuxième méthode, est l'une des moins employées. L'équipe ALCAM l'avait préconisée au départ, mais l'avait très vite abandonnée, en s'avisant qu'elle était une méthode trop lourde pour le traitement d'un nombre aussi important de parlers que celui auquel l'équipe devait faire face : comparer par exemple 120 phrases des neuf principales variantes fali, deux à deux, peut exiger toute une année de travail à un chercheur, voire plus, par traitement manuel.

**Le test des textes enregistés**, ou 'Dialect Intelligibility Testing', est très employée ces dernières années, principalement par les chercheurs de la Société Internationale de Linguistique à la suite du développement de la procédure que Casad (1974) en a donné et des raffinements que d'autres chercheurs y ont apportés par la suite.

Elle consiste à enregistrer un texte relatif à un événement circonstanciel de la vie personnelle du narrateur dans chacune des variantes identifiées; ces textes, dans lesquels on aura au préalable inséré dix questions se rapportant chaque fois à un terme ou ensemble de termes précis du texte et proche de la portion écoutée, sont soumis à dix locuteurs natifs de chacune des autres variantes. L'on juge de niveau de compréhension d'après les réponses qu'il donne aux questions en écoutant attentivement les textes, et qui peuvent être soit correctes, soit à moitié correctes, soit incorrectes. La moyenne de compréhension en pourcentage mesurera le degré de compréhension de la variante en question.

Annett et Kohler, ainsi que Sweetman en partie se sont appuyés sur cette méthode pour conclure qu'il y a un seul fali, bien qu'il s'agissait la d'une réponse qui ne leur donnait pas satisfaction car le parler de Ram qui a été choisi et développé à l'intention de tout le groupe est plutôt rejeté.

**L'interview des locuteurs natifs**, est une méthode sociolinguistique. Contrairement aux trois premières qui décrivent la variation et l'intercompréhension de l'extérieur, c'est-à-dire en se situant en dehors des concernés, la méthode des interviews présente cette variation de l'intérieur, c'est-à-dire du point de vue de ceux-là même qui la vivent et qui voudraient l'assumer d'une certaine manière qui peut être conforme ou pas aux attentes de l'observateur extérieur.

C'est la méthode que nous avons utilisée, en reconsidérant la situation linguistique du fali et en nous plaçant dans la perspective de la standardisation de la langue pour essayer de répondre à la question de départ : faut-il un ou plusieurs fali écrit ? Nous avons, pour ce faire, réalisé personnellement en 1985 une enquête sociolinguistique dans la région fali à l'aide d'un questionnaire que nous avons placé dans un appendice à la fin de cet article.

Mais, avant de présenter cette méthode qui est très rarement utilisée par les chercheurs jusqu'à présent, ainsi que les résultats obtenus, disons un mot sur les Fali, leur peuplement, un mot qui, peut-être, pourrait éclairer notre analyse de leur situation linguistique.

## 2. LE PEUPLE FALI

Fali est avant tout un ethnonyme. C'est un nom donné par les foubés aux gens qui vivent à environ 10 km au nord de Garoua, autour des massifs du Tinguelin et jusqu'aux massifs du Peske-Bori au sud de Mayo-Oullo, un peu au-delà de Dourbeye et au nord de Bossoum. Eux-mêmes ne se désignent pas ainsi : ils se réfèrent plutôt au nom de leur village qui est aussi le nom de leur montagne le plus souvent : ainsi à Dourbeye, ils se disent matuungu. D'autres tribus appelés aussi fali, vivent autour de Mubi au Nigéria, mais ne partagent pas la même langue avec ceux du Cameroun. L'ethnonyme fali couvre ainsi une réalité linguistique plus diversifiée.

Les fali n'ont pas toujours habité leur site actuel : les sources historiques (Gauthier 1970, Mohammadou 1981) bien qu'elles situent leur origine différemment, sont unanimes qu'il y a une souche nigériane dans l'histoire et la culture des fali. Mohammadou leur ajoute une origine Sao d'Afrique du Nord. Sweetman (1981b : 10) rapporte en ces termes les résultats de cet historien : "It seems that the Fali people grew up originally out of the Sao culture (and there has been found archeological evidence of the existence of this culture in the Fali region); then, were added to by various groups that moved in and out of the region . . . the most significant is breaking up of the Kororafa Empire with the invasion of Bata . . . Some found their way into Peske-Bori area, some also in the Tinguelin mountains."

Il y a ainsi deux centres principaux où se sont établis les Fali immigrés : ce sont les massifs Tinguélin au sud et les massifs du Peske-Bori et Dourbeye au nord. Ces deux centres ont pu se développer, sans être orientés par l'autorité d'un chef commun, c'est-à-dire indépendamment, en subissant des influences linguistiques et culturelles différentes. Dans une des localités où nous avons mené nos enquêtes, à Mouroum dans les Peske, les gens nous ont rapporté que jadis, chacun vivait dans sa montagne et que ce sont les contacts favorables, grâce à l'arrivée des blancs, qui leur ont permis de connaître les autres Fali du sud.

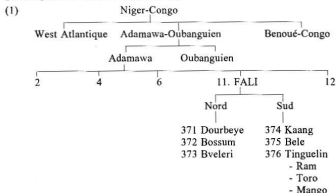
Le résultat le plus frappant aujourd'hui de cette vie séparée est la forte islamisation des Fali du Nord, contrairement à ceux du sud qui ont résisté davantage à l'invasion foubé et à l'islam. Les islamisés auront tendance à utiliser plus fréquemment dans la vie courante et même au foyer le fulfuldé, langue de leur maître spirituel et administratif, que les autres. D'où les divergences que l'on note aujourd'hui dans les habitudes linguistiques notamment en ce qui concerne l'usage des langues dans la vie quotidienne, entre les Fali du Nord et ceux du Sud en majorité ('païens') non-islamisés et très attachés à leur langue.

Après ce bref mot sur le peuplement des Fali et l'usage des langues dans leur vie quotidienne, nous allons présenter à présent les résultats des recherches antérieures sur la situation linguistique dans l'aire fali, notamment, ceux de l'ALCAM, de Annett et Kohler et de Sweetman.

### 3. RESULTATS ANTERIEURS

Utilisant l'une ou l'autre des trois méthodes que nous avons présentées ci-dessus, les chercheurs sont arrivés à des résultats différents.

**Dieu et Renaud (1983) : s'appuyant sur une enquête sur l'intercompréhension et la lexicostatistique**, dont les données et le traitement ne sont présentés nulle part, l'ALCAM reprend et raffine la classification de Greenberg (1963) qui place le fali dans le groupe Adamawa-Oubanguien (Niger-Congo) le plus à l'Est des langues adamawa, sous le N° 11, sans autres ramifications. L'ALCAM présente l'arbre généalogique de classification dans (1).<sup>2</sup>



Notons que Bveleri équivaut à Peski-Bori, Bele à Ngoutchoumi, Kaang à Kangou.

<sup>2</sup> Dans l'arbre généalogique (1), les chiffres, 2, 4, 6, 11, 12 sont ceux utilisés par Greenberg (1963) dans sa classification, tandis que les chiffres 371 à 376 sont les numéros de code langue utilisés dans l'ALCAM (1983). Ram, Toro et Mango sont des dialectes du fali Tinguélin.

**Sweetman (1981b) : il fait une étude comparative des parlers fali.** Cette étude dialectologique est fondée sur une liste de plus de 700 mots recueillis dans les différentes variantes. Il présente en conclusion l'arbre généalogique dans (2), qui n'est pas basé sur les évidences de la comparaison lexicale, mais sur la reconstruction de la proto-phonologie du fali, et plus spécifiquement sur les développements communs des phonèmes labiaux reconstruits /PF/, /bV/, /mbV/.

(2)



Dans cet arbre, la position du parler de Dourbeye seule est opposée à celle de l'arbre précédent (ALCAM) et même des autres essais de regroupement présentés ci-après. Dourbeye se trouve sur la branche de droite (c'est-à-dire du Sud) au lieu de la branche de gauche (c'est-à-dire du Nord).

Sans entrer dans les détails des explications fournies, l'auteur dit qu'il y a eu très tôt une division entre les ancêtres à partir des locuteurs des dialectes Peske, Bori, Bossum. Mais il reconnaît qu'il y a quelques manques de clarté : "The development of proto Fali into nine dialects is not as clear as the tree may indicate, but the diagram represents what seems to have been the main tendencies toward subgrouping in the dialects' development from proto Fali."

Dans son second document de recherche, intitulé *Dialect Intelligibility Testing: The Fali Survey* (Sweetman 1981a), l'auteur clarifie le but de son enquête en disant qu'il s'agit de voir si le parler de Ram qui est déjà écrit peut être utilisé par les huit autres variantes fali, c'est-à-dire, vérifier si le Ram est assez compris par les autres pour être retenu comme forme commune écrite. Il procède alors en deux étapes : il mène une enquête intensive au sud, c'est-à-dire, à Ram, Kangou, Noundja et Toro ; puis pour les parlers Peske, Bori, Bossum et Dourbeye, il se contente de quelques originaires de ces localités ayant quitté récemment le Nord et vivant à Garoua ; lesquels sont favorables à l'emploi du Ram. Cette fois, le Dourbeye n'est plus placé, en terme de sous regroupement, avec les parlers du Sud, mais avec ceux du Nord.

L'ensemble des travaux de Sweetman montre l'existence de deux grandes variétés fali. Mais il est prisonnier du but qu'il poursuit, à savoir la distribution de la littérature Ram chez les autres le plus largement possible. Il reste ainsi fidèle à Ennulat et Ennulat (1971) qui a déjà traduit le Nouveau Testament, et à Annett et Kohler (1975).

**Annett et Kohler (1975) : Elles réalisent des tests d'intelligibilité à base de textes enregistrés, dans toutes les variantes fali.** Leur but est de préciser le degré d'intercompréhension entre ces variantes, d'identifier les centres dialectaux principaux ainsi que le dialecte de référence. Les résultats des tests très orientés, comme on peut le constater, vers la vérification du degré de compréhension du parler de Ram déjà mis par écrit par leur collègue et prédécesseur Ennulat se présentent comme suit dans (3).

(3) DIALECTES TESTES	Ndoundja	Kangou	Ram	Toro
AUPRES DES LOCUTEURS DE				
Ndoundja	100	89,9	97,8	87,3
Kangou	-	100	86	-
Ram	95,5	97,8	100	100
Toro/Ngoutchoumi	100	82,7	95	100
Peske/Bori	-	-	81,25	-
Bossum	-	-	91,25	-
Dourbeye	-	-	82,5	-

Dans le tableau de (3), les tirets (-) indiquent l'absence de test ; les chiffres sont les scores pondérés d'intelligibilité obtenus. Les deux chercheurs commentent elles-mêmes leurs résultats en distinguant deux sous-groupes : cinq localités dans le sud iraient ensemble, tandis que trois autres dans le nord formeraient un autre sous-ensemble, chaque sous-groupe étant subdivisé à son tour en deux petits groupes.

On a alors le schéma en (4).

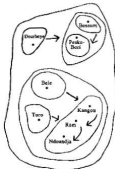
- (4)
- Sud-Fali
      - a) Ndoundja, Ram, Kangou
      - b) Bele, Toro
    - Nord-Fali
      - a) Dourbeye
      - b) Bossum, Peske-Bori

Les scores dans le tableau de (3) montrent un taux assez élevé de compréhension d'une part entre les parlers Ndoundja, Kangou, Ram et Toro du Sud et d'autre part entre les parlers du Nord (Peske/Bori, Bossum, Dourbeye) et celui de Ram. Aussi peut-on en déduire facilement avec ces taux de plus de 80% qu'on est en face d'une seule unité-langue à standardiser.

Mais lorsque les chercheurs entreprennent la standardisation du fali à base du Ram, elles sont confrontées au problème d'acceptabilité du standard unique développé surtout au sein des populations fali du Nord.

En effet, disent-elles, aucun dialecte n'a pas plus de prestige que l'autre. Peut-être devaient-elles faire intervenir d'autres critères pertinents pour identifier leur dialecte de référence. Elles comptent sur la vulgarisation de la production de la littérature en Ram pour accroître l'acceptabilité de ce dialecte. Peut-être devaient-elles envisager une autre solution que celle de maintenir un seul standard pour l'ensemble en courant le risque de produire des matériaux qui ne seront pas consommés, alors qu'elles le souhaitaient.

- (5) L'aire fali (Annett et Kohler 1975)



N.B. : Les flèches indiquent le sens plus élevé de compréhension. Les cercles entourent les groupes par rapprochement de compréhension.

Ce sont l'acceptation puis le rejet du standard choisi et développé par ces différents chercheurs qui nous ont poussé à regarder sous un autre aspect la situation linguistique de l'aire fali. L'approche que nous avons utilisée est sociolinguistique et consiste en interviews auprès des locuteurs natifs. Nous allons présenter brièvement la procédure de cette méthode.

#### 4. LA METHODE D'INTERVIEW DES LOCUTEURS NATIFS

##### 4.1 LES FONDEMENTS

La méthode d'interview s'appuie sur le fait observé que dans les villages, les locuteurs natifs ont généralement un sens élevé de conscience linguistique ; dans les régions peu étendues, ils sont capables de détecter leurs petites différences et peuvent classer leurs voisins en fonction de ces différences, se répartir en groupes d'affinités sociales ou linguistique. Il suffit de mettre à découvert cette conscience linguistique des locuteurs ainsi que leurs groupements empiriques, en les invitant à les déclarer. L'exemple de la Papouasie Nouvelle Guinée cité par Loving (1986 : 188) est assez éloquent.

##### 4.2 LES AVANTAGES

La méthode des interviews a sans doute des inconvénients à cause du fait que l'opinion de l'informateur peut être biaisée, peut-être subjective, différente et inconsistante d'un individu à l'autre, encore que cela peut aussi arriver en lexicostatistique dont la procédure est dite objective ; mais elle a beaucoup d'avantages :

- elle est peu coûteuse, car elle n'exige pas beaucoup d'équipements, ni beaucoup de temps ;
- elle donne une image interne de la situation linguistique ;
- elle résout mieux le problème du choix du dialecte de référence et de ce fait permet de mieux séparer les unités-langues et d'identifier les dialectes de ces unités que la lexicostatistique ; et
- elle permet d'avoir une saisie globale du degré d'intercompréhension entre les variantes, quel que soit le domaine ou le contexte.

L'opinion d'un informateur, même si elle est subjective, indique ce que celui-ci souhaiterait que la vérité soit.

L'on peut contourner ces cas de dérapage, soit en interviewant tout le groupe et non des individus, soit en choisissant les informateurs en fonction de leurs relations avec le milieu.

##### 4.3 LA PROCEDURE

1. L'on élabore un questionnaire d'enquête, conformément aux objectifs poursuivis, que l'on teste d'abord au cours d'une petite enquête pilote pour s'assurer que les questions sont valables ou méritent d'être changées ou reformulées.

2. L'on note, pendant ce temps entre temps, et même au cours de l'enquête proprement dite, sur une carte de la région et dans un carnet de note, tout ce que l'on observe dans la communauté en ce qui concerne les points de contacts extérieurs et les types de contacts, l'environnement en général, les échanges, le mode de communications, etc.

3. L'on procède enfin à l'interview d'un échantillon bien défini d'informateurs par points d'enquête retenus ; cinq informateurs avertis comme on le préconise dans Dieu et al. (1982), informateurs pris individuellement ou en groupe ; ou bien un groupe de dix ou plus d'informateurs parmi lesquels des leaders, interrogés de préférence à la fois.

4. Après les enquêtes, l'on procède au dépouillement et à l'analyse des données : les réponses aux questions, contrôlées par les notes diverses de l'investigateur, permettent :

- d'évaluer la vision que les informateurs ont de l'aire d'extension géographique de leur langue ;
- de connaître le degré de compréhension avouée des variantes en présence ;
- de voir quel genre de groupement de leurs parlers les informateurs réalisent par rapport au degré de compréhension avouée ; et
- de relever quels sont les dialectes de référence préférés pour la standardisation de l'écriture.

L'opinion générale à retenir pour l'aire sera dégagée par rapport au pourcentage de réponses favorables ou défavorables à une attitude donnée ; en d'autres termes, quant il n'y a pas de consensus, c'est l'opinion de la majorité qui est retenue.

5. La présentation des résultats peut se faire sur des graphes, des tableaux, des matrices, etc. Il y a des questions pour lesquelles l'on prévoit au départ un traitement qualitatif des réponses, et pour d'autres un traitement quantitatif. Dans ce dernier cas, des valeurs (numériques) doivent être accordées à chaque type de réponse. Pour ces calculs, l'on utilisera les méthodes et les techniques statistiques appropriées. L'article de Bergman (1988b) peut être un guide parmi tant d'autres.

Puis l'on voit dans quelle mesure ces résultats d'enquête permettent de résoudre le problème de planification ou de développement des langues que l'on avait à résoudre.

Telle est la méthode. Voyons l'application que nous en avons faite.

## 5. NOTRE ENQUETE

### 5.1 LE QUESTIONNAIRE

A partir du questionnaire d'enquête proposé dans Dieu et al. (1982) que nous avons un peu modifié, nous avons élaboré notre questionnaire. Callister (1977 : 198) propose un large échantillon de questions dans lequel le chercheur, sans s'y limiter, peut faire son choix ; des questions que nous aurions pu exploiter utilement ; mais malheureusement, nous n'en avons pris connaissance que bien plus tard (en 1989), après notre enquête (qui s'est déroulée en 1985).

Ce questionnaire (nous l'avons placé à la fin de cet article) comporte quatre séries de questions dont les objectifs sont respectivement :

- l'identification de l'aire géographique d'extension de l'unité-langue à travers l'énumération ou la reconnaissance (sur carte) des localités de l'aire et l'estimation de la compréhension des variantes de ces localités ;
- l'identification des variantes formant des unités-langues mutuellement inintelligibles par la comparaison des groupements proposés ;
- l'identification des centres de convergence pour la standardisation, c'est-à-dire du dialecte de référence préféré pour chaque unité-langue définie ; et
- l'évaluation de l'usage des langues dans la vie courante, des contacts et des attitudes développées et entretenues au sein de l'aire pour mieux apprécier les regroupements effectués ainsi que les fondements de l'intercompréhension déclarée.

### 5.2 LE DEROULEMENT DES ENQUETES

#### 5.2.1 Les points d'enquête

Les informations fournies par les travaux antérieurs (Annett et Kohler 1975, Sweetman 1981a) ainsi que nos propres données d'observation nous ont conduit à mener nos interviews dans les localités suivantes qui sont les centres dialectaux

principaux : Dourbeye (DB), Mouroum (PK), Bereng (BR), Bossum (BS), Boula Ibib (KG), Ram (RM), Ngoutchoumi (NG) et Beri (TR).

Ces centres dialectaux désignent chacun la localité principale où une variante dialectale spécifique reconnue est pratiquée. Chacun de ces toponymes est la localité de référence d'un dialecte.

Nous n'avons pas pu nous rendre à Ndoundja à cause de l'accès impossible, mais nous avons interrogé sur la route en revenant de Ram des gens de Ndoundja qui nous ont avoué que leur parler était semblable à celui de Ram.

Les enquêtes se sont déroulées généralement à la chefferie ou à la place publique de chaque localité, en présence du chef ou de son représentant ou d'un leader villageois.

### 5.2.2 L'échantillon des informateurs

A chaque point d'enquête, nous avons invité le chef ou son représentant à faire venir pour nous des notables de sa localité qui sont des locuteurs natifs du dialecte enquêté, parmi lesquels des leaders villageois. Nous lui signifiions aussi les tranches d'âge voulu ainsi que le nombre minimum de personnes fixé à dix. En dehors de Bereng (BR) où nous n'avons eu que cinq informateurs, partout ailleurs, le nombre d'interviewés s'est situé entre dix et dix-neuf. Ce sont les hommes qui se sont présentés le plus souvent ; rarement les femmes, sauf parfois les vieilles femmes qu'on pouvait trouver déjà sur place au lieu d'enquête parfois, vacant à quelques besognes. Il faut dire que c'est assez difficile dans cette région en générale pour un étranger et un homme de surcroît, de contacter et de travailler avec les femmes : elles sont les plus occupées par le travail quotidien de ménage, de cuisine ou de champs, alors que les hommes, après le champ, sont libres. Les femmes ont l'habitude de passer leur temps à l'intérieur de leur saré, c'est-à-dire, dans la cour intérieure de leur concession.

### 5.2.3 Le relevé des réponses

Comme nous avons eu à interroger des groupes de personnes et non les individus, nous avons cherché à obtenir à chaque question une réponse qui reflète l'opinion générale de la communauté concernée. En cas de divergence dans les points de vue, nous laissons le temps à l'assistance pour discuter et arriver à un consensus. La question sur le choix d'un dialecte de référence soulevait toujours un débat entre les interviewés.

A la question portant sur l'aire d'extension des unités-langues, une personne citait les localités, tandis que les autres suivaient et complétaient éventuellement ; mais s'agissant du regroupement des localités en dialectes et en unités-langues, les interviewés devaient arriver à un consensus.

S'agissant de la question sur le degré de compréhension des différents dialectes, les réponses devaient être ordonnées dans une échelle de valeur allant de 'très bien' (+ + +) à 'nul' (-), en passant par 'bien' (+ +), 'assez bien' (+) et 'un peut' (±). Toutefois, au niveau de l'interprétation, nous devons comparer les réponses ainsi obtenues à celles des questions sur le classement des variantes citées par ordre décroissant de compréhension, et sur le choix et l'emploi des variantes lors des rencontres et des conversations, pour voir quelle est la réponse à considérer.

## 5.3 LES RESULTATS

Nous présentons sous forme de tableau les opinions des locuteurs natifs, relatives à leur vision de l'aire d'extension de la langue, leur groupement dialectaux, leurs degrés de compréhension déclarée.

### 5.3.1 L'aire d'extension

Dans le tableau (6), (+) indique les localités, centres dialectaux, citées ou reconnues comme faisant partie de l'aire d'extension du fali par rapport à l'opinion

exprimée à un point d'enquête, à travers la réponse à la question : 'Citez les localités où l'on parle le fali de la même façon que vous, exactement, approximativement.' Le (-) indique là où l'on parle très différemment le fali, c'est-à-dire les localités non-citées. Par ailleurs les chiffres (1) indiquent les localités déclarées comme formant une unité par rapport (avec) au point d'enquête, (0) les localités où l'on recourt à une langue véhiculaire, (0,5) l'intermédiaire.

(6)	AIRE D'EXTENSION	DB	PK	BR	BS	KG	RM	NG	TR	ND
	POINTS D'ENQUETE									
	Dourbeye (DB)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		1	1	1	1	0,5	0	0	0	0
	Mouroum (PK)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		1	1	1	1	1	0	0	0	0
	Bereng (BR)	-	+	+	-	-	-	-	-	-
		0,5	1	1	1	0,5	0	0	0	0
	Bossum (BS)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		1	1	1	1	0,5	0	0	0	0
	Boula Ibib (KG)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		0	1	1	0	1	0,5	0,5	0,5	0,5
	Ram (RM)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		0	0	0	0	1	1	1	1	1
	Ngoutchoumi (NG)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		0,5	0,5	0,5	0	1	1	1	1	1
	Beri (TR)	+	+	+	+	+	+	+	+	+
		0	0	0	0	1	1	1	1	1

L'interprétation du tableau (6) de l'aire d'extension de fali nous montre que la vision des Fali de leur aire d'extension est homogène : en dehors de Bereng où nous n'avons pu réunir que cinq informateurs), partout les gens savent qui est Fali et où est-ce que l'on parle des variantes du fali. Ses gens savent aussi qu'ils ne parlent pas de la même façon dans tout l'aire : chez tous, il y a une division en deux groupes, chacun avec des affinités internes de communication langagière plus étroite. Mais cette division comporte de légères différences dans les lignes de coupure. Une régularité demeure néanmoins : Ram, Toro, Ngoutchoumi et Noundja (ND) vont toujours ensemble ; Dourbeye, Bossum, Peske et Bori vont ensemble aussi ; Kangou se retrouve soit dans le premier groupe, soit dans le second : il serait une sorte de zone de transition dans un continuum linguistique.

### 5.3.2 Degrés de compréhension déclarée

Les chiffres dans le tableau (7) correspondent aux degrés de compréhension exprimés par les locuteurs, en terme de 'très bien' (+++ = 5), 'bien' (++ = 4), 'assez bien' (+ = 3), un peu ( $\pm$  = 2), 'quelques mots' (- = 1) et 'nul' (-- = 0).

(7)	DIALECTES COMPRIS	DB	PK	BR	BS	KG	RM	NG	TR
	LOCUTEURS DE								
	Dourbeye (DB)	5	5	5	5	4	2	2	2
	Peske (PK)	4	5	5	4	1	0	0	0
	Beri (BR)	3	5	5	4	1	0	0	0
	Bossum (BS)	3	5	5	5	3	2	2	2
	Kangou (KG)	1	3	2	2	5	4	4	4
	Ram (RM)	0	0	0	0	5	5	5	5
	Ngoutchoumi (NG)	2	2	2	1	5	5	5	5
	Toro (TR)	0	0	0	0	5	5	5	5

L'interprétation du tableau (7) des degrés de compréhension en établissant le seuil de séparation entre langue et dialecte au niveau de compréhension déclarée :

'assez bien' soit 3, l'aire présente deux unités-langues pour tous les locuteurs : DB, PK, BR, BS forment une unité; RM, NG, TR et KG forment une autre unité. Kangou s'intègre plus dans le Sud que dans le Nord constitué par l'unité DB/PK/BR/BS, avec une compréhension réciproque située entre le degré 5 et 4, c'est-à-dire 'très bien' et 'bien'.

Si nous avons établi que 'assez bien' est la ligne de démarcation entre langue et dialecte, c'est parce que nous avons estimé que lorsque les locuteurs font une telle déclaration, il s'agit d'une auto-évaluation de compréhension satisfaisante qui, bien qu'incomplète ne nécessite pas pour eux un interprète, alors qu'en dessous de ce seuil, le message nécessite un interprète pour être saisi.

### 5.3.3 Regroupements dialectaux

Dans le tableau (8) les chiffres indiquent les différents regroupements par point d'enquête : première entité (1), deuxième (2), troisième (3), etc. En d'autres termes, les chiffres indiquent les variantes distinctes établies par les locuteurs d'une localité du point de vue de leur compréhension des variétés linguistiques de l'aire concernée. Ainsi, pour les locuteurs de Dourbeye, DB/PK/BR forment une entité ou variante 1, BS forme une autre entité ou variante 2 distincte de KG/NG/RM/TR/ND qui forment une troisième variante 3. Chacun de ces regroupements constitue ce que nous pouvons appeler 'centre dialectal'.

(8) DIALECTES	DB	PK	BR	BS	KG	NG	RM	TR	ND
LOCUTEURS DE									
Dourbeye (DB)	1	1	1	2	3	3	3	3	3
Mouroum (PK)	1	1	1	1	2	3	3	3	3
Bereng (BR)	1	2	2	3	4	4	4		
Bossum (BS)	1	1	1	1	1	2	2		2
Boula Ibib (KG)	1	2	2	1	2	2	2	2	2
Ngoutchoumi (NG)	1	2	2	3	4	4	5	5	5
Ram (RM)	1	2	2	3	4	5	6	5	6
Beri (TR)	1	2	2	3	4	5	6	5	6

L'interprétation du tableau (8) des regroupements dialectaux montre que les locuteurs, d'un point à l'autre, ne font pas le même type de ramification : à Dourbeye, l'on distingue 3 principaux centres dialectaux, à Mouroum 3, à Bereng 4, à Boula Ibib 2, à Bossum 2, à Ngoutchoumi 5, à Ram et à Beri 6.

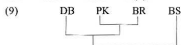
Ces regroupements montrent comment chaque variante se situe par rapport aux autres : les variantes les plus rapprochées géographiquement sont perçues comme un tout (cf. les locuteurs de DB et PK), tandis que les plus proches sont plus analysées dans leurs ramifications (cf. locuteurs de NG, RM et TR). Le manque d'unanimité observé d'un bout à l'autre de l'aire dans ces regroupements est une situation caractéristique des aires de continuum linguistique, et l'aire falı semble bien en être une. Une certaine régularité ou convergence s'en dégage néanmoins : l'aire est constituée de deux grands groupes (cf. la combinaison des regroupements de BS et KG) dont la ligne de démarcation se situe à Kangou ; DB, PK, BR et BS forment un groupe (cf. leurs propres groupements) dans lequel l'on distingue DB d'une part, PK et BR d'autre part, et puis BS ; l'autre groupe est constitué de NG, RM, TR - ND (et l'on peut y inclure KG) où l'on observe les ramifications les plus fines.

### 5.3.4 Rapprochements des tableaux

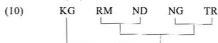
Quand on considère les degrés de compréhension déclarée présentés dans le tableau de (7), il y a une nette division de l'aire linguistique falı en deux : d'un côté DB, PK, BR, BS, puis de l'autre RM, NG, TR, tandis que KG constitue une sorte de zone de transition qui peut se ranger dans l'une ou l'autre des deux branches. A

l'intérieur de chaque branche, il y a des sous-ramifications qui ne sont pas toujours identiques d'un point d'enquête à l'autre. Mais la comparaison de ces déclarations de compréhension d'une part (7) et celles des regroupements en variantes et sous-variantes d'autre part (8), permet de corriger les légers décalages observés.

Ainsi, si DB, PK, BR et BS forment un tout, PK et BR sont d'abord très proches, puis les deux sont proches de DB, et les trois sont à leur tour proches de BS. Cela peut se schématiser comme dans (9).

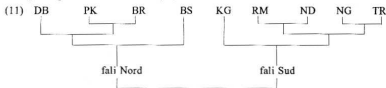


En appliquant cette même technique de comparaison à l'autre branche, l'on note que NG et TR d'une part, puis RM et ND d'autre part forment deux sous-variantes proches l'une de l'autre (cf. (8)), tandis que KG s'en détache tout en restant plus rattaché à cette deuxième branche qu'à l'autre branche (cf. (7)). Et cela peut se schématiser comme dans (10).



Les rapprochements entre les groupements dialectaux (8) et les déclarations de compréhension (7) permettent de dire que le fali du Cameroun se répartit en deux unités-langues subdivisées chacune d'abord en deux sous-unités qui comportent encore ensuite en leur sein des variantes.

Nous en arrivons ainsi, en conclusion, à un arbre de répartition ou de classification que se présente comme dans (11).



## 6. CONCLUSION

Les résultats des études précédentes divergent de ceux issus de notre analyse : Annett et Kohler (1975) recherchent un standard fali unique pour tout l'aire, bien qu'elles observent la division du groupe en deux fali (Nord et Sud). Sweetman (1981b) n'arrive pas à déterminer le nombre d'unités-langues bien que ses reconstructions dialectologiques montrent tous les groupements successifs jusqu'à la division de l'aire en deux branches. L'ALCAM morcelle le fali en six unités-langues en se fondant sur des données imprécises.

Les controverses dans les conclusions de l'analyse de la situation linguistique des Fali relèvent des approches utilisées par les investigateurs. La division des Fali en deux, à laquelle nous aboutissons dans notre analyse, était aussi perçue par les autres, mais non avouée à cause des interprétations définitives retenues justifiées par leur méthode d'analyse. Le choix de méthode est très important. Il est lié au but et au coût.

Et si le but de l'étude de la variation et de l'intercompréhension n'est pas seulement de décrire les rapprochements possibles au sein de l'aire linguistique, mais d'indiquer combien de modèles standards écrits minimums peuvent être dégagés, de

manière à permettre une communication écrite naturelle et aisée parmi tous les membres de l'aire, si donc telle est la perspective dans laquelle l'on se place, alors la priorité dans les méthodes devrait aller non à la lexicostatistique, à la phonostatistique ou au test des textes enregistrés, mais à l'interview des locuteurs natifs. Car, à quoi servirait-il d'élaborer des manuels de référence et des ouvrages didactiques dans un modèle standard écrit qui ne facilite pas la communication entre les membres concernés mais qui la rend plutôt ennuyeuse et malaisée ?<sup>3</sup>

La perspective d'interview des locuteurs natifs n'est pas moins objective, ni moins scientifique que les autres, quant la démarche est rigoureuse et contrôlée. Si elle est valable chez les ethnologues et les historiens, bref chez les anthropologues en général, pourquoi ne le serait-elle pas chez les linguistes ?

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Annett, Mary et Anna Kohler. 1975. Enquête dialectale fali. ms. Yaoundé : SIL.
- Bergman, Ted, éd. 1988a. Round table on language standardization in dialect chains. Dallas : SIL.
- . 1988b. Numbers in surveys. ms. Nairobi : SIL.
- Casad, Eugene. 1974. Dialect intelligibility testing. *Publications in Linguistics and Related Fields* 38. Dallas : SIL.
- Callister, Sandra. 1977. Sociolinguistic approaches to dialect surveying in Papua New Guinea. In Richard Loving (éd.) *Language variation and survey techniques. Workpapers in Papua New Guinea Languages* 21 : 187-216. Dallas : SIL.
- Dieu, Michel et Patrick Renaud, eds. 1983. Atlas linguistique du Cameroun : inventaire préliminaire. Yaoundé/Paris : CERDOTOLA/ACCT.
- , Maurice Tadadjeu, Patrick Renaud et Roland Breton. 1982. Atlas linguistique d'Afrique centrale : structures et méthodes. Yaoundé/Paris : CERDOTOLA/ACCT.
- Ennulat, Jürgen et Hélène Ennulat. 1971. Description phonologique du fali (parler de Ram). *Section de Linguistique Appliqué* 14. Université de Yaoundé.
- Gauthier, J.-G. 1970. Les fali du Nord-Cameroun. *Etudes ethnographiques*. Paris.
- Greenberg, Joseph H. 1963. *Languages of Africa*. The Hague : Mouton.
- Loving, Richard, éd. 1977. Language variation and survey techniques. *Workpapers in Papua New Guinea Languages* 21. Dallas : SIL.
- Mohammadou, Eldridge. 1981. L'histoire du peuple Fali. manuscrit. Station ISH, Garoua.
- Pike, Kenneth et Evelyn Pike. 1975. Grammatical analysis. Dallas : SIL.
- Sademboou, Etienne. 1980. Critères d'identification du dialecte de référence standard. Thèse de 3e cycle. FLSH, Université de Yaoundé.
- Simons, Gary. 1977a. The role of purpose and perspective in planning a language survey. In Richard Loving (éd.) *Language variation and survey techniques. Workpapers in Papua New Guinea Languages* 21 : 9-19. Dallas : SIL.
- . 1977b. Phonostatistic methods. In Richard Loving (éd.) *Language variation and survey techniques. Workpapers in Papua New Guinea Languages* 21 : 155-86. Dallas : SIL.
- Sweetman, Gary. 1981a. Dialect intelligibility testing among the Fali. Document de recherche. ms. Yaoundé : SIL.
- . 1981b. A comparative study of Fali dialects. ms. Yaoundé : SIL/DGRST.
- Voegelin, C. F. et Zellig S. Harris. 1951. Methods for determining intelligibility among dialects of natural languages. *Proceedings of the American Philosophical Society* 95 : 322-29.

## APPENDICE

### Questionnaire d'enquête sur l'intercompréhension

0.1 Carte de la zone et liste des villages

0.2 Nom de la localité d'enquête et autres noms de la même localité

0.3 Identification des enquêtés-informateurs

<sup>3</sup> Le département des enquêtes de la Société Internationale de Linguistique de Yaoundé oriente aujourd'hui avec satisfaction ses recherches sur la planification du développement des langues non-écrites dans cette direction des interviews en utilisant la technique "Rapid Appraisal".

1. Glossonymes et extension géographique de l'unité :
  - 1.1 Glossonyme propre
  - 1.2 Autre glossonymes de cette même unité
  - 1.3 Indiquez les localités où la langue est parlée exactement ou approximativement, soit par énumération des villages, soit en les en cochant sur la carte présentée.
2. Etat de l'intercompréhension
  - 2.1 Citez les localités mentionnées ci-dessus comprises :
 

a. très bien	d. un peu
b. bien	e. quelques mots
c. assez bien	f. pas du tout

Ou bien, rangez par ordre de compréhension décroissante les localités que vous comprenez.
  - 2.2 Regroupez les localités (comprises) en sous-ensembles d'intercompréhension selon les manières de parler des gens (ici se servir des jeux de couleurs pour expliquer la notion de variante dialectale au sein d'une unité-langue, et la notion de langue distincte).
  - 2.3 Question de vérification: langue de conversation lors des contacts:  
Quand vous \_\_\_\_\_, vous rencontrez quelqu'un de \_\_\_\_\_, vous lui parlez en utilisant \_\_\_\_\_ et il vous répond en utilisant \_\_\_\_\_.
3. Choix du dialecte de référence standard pour l'écriture (cf. Sadembouo 1980)
  - 3.1 Variante choisie (en citant le centre dialectal selon la question 2.2) et raisons de ce choix
  - 3.2 Deuxième variante choisie éventuellement, puis la 3<sup>e</sup> (exceptionnellement) et raisons de ces choix
  - 3.3 Attitude favorable ou défavorable vis-à-vis de la langue écrite. Citez quelques domaines d'emploi souhaités pour cette forme écrite.
4. Usage des langues
  - 4.1 Langue(s) fréquemment employée(s): à la maison, au village, au marché local, au marché d'ailleurs, lors des voyages, lors des deuils, cérémonies traditionnelles, avec les autorités publiques, etc.
  - 4.2 Types de rapport avec les voisins de dialecte ou langue différentes: mariage, relations amicales: quel(le) langue/dialecte employez-vous ?
5. Peuplement et mouvements de la population: Racontez-en l'histoire.